

DIMANCHE DE LA PAROLE DE DIEU



Catholic Biblical Federation

ENVERS LE DIMANCHE DE LA PAROLE DE DIEU (21.1.2024)

20 janvier 2024 – Conférence Online

¿CÓMO PERMANECER EN SU PALABRA?

LITURGIE, CATÉCHÈSE, CHARITÉ DE LA BIBLE À LA VIE DE CHACUN

« Nous lisons les Ecritures pour que celles-ci “nous lisent”. Et c’est une grâce de pouvoir se reconnaître dans un personnage ou l’autre, dans cette situation-là ou dans celle-ci. La Bible n’est pas écrite pour une humanité générique, mais pour nous, pour moi, pour toi, pour des hommes et des femmes en chair et en os, des hommes et des femmes qui ont un prénom et un nom, comme moi, comme toi. Et la Parole de Dieu, imprégnée d’Esprit Saint, lorsqu’elle est accueillie avec un cœur ouvert, ne laisse pas les choses comme avant, jamais, elle change quelque chose. C’est la grâce et la force de la Parole de Dieu » (pape François, le 27.1.2021).

INDICE

Introduction..... 5

Ernesto Borghi

Coordinateur FBC subrégion Europe du Sud et de l'Ouest - Suisse

Présentation des interventions..... 7

Un dialogue qui ouvre chemins de foi..... 8

(Marc 7,24-30)

Mariana Zossi

Asociación Bíblica Argentina - Argentine

Quand la Bible nous apprend à prier..... 13

(Romains 8,14-30)

Éric Morin

Service "Evangile et Vie" - France

La justice possible à tous..... 16

(Matthieu 25,13-46)

George Ossom Batsa

Université de Ghana - Ghana

Conclusiones..... 20

Ernesto Borghi

Coordinateur FBC subrégion Europe du Sud et de l'Ouest - Suisse

COMMENT RESTER DANS SA PAROLE ?

LITURGIE, CATECHÈSE, CHARITÉ DE LA BIBLE À LA VIE DE TOUS

Introduction

Ernesto Borghi

En ce cinquième dimanche de la Parole de Dieu intitulé «De-meurez dans ma Parole», à partir d'un splendide passage du ch. 8 de l'Évangile selon Jean, la Fédération Biblique Catholique a pensé à le considérer non seulement comme une invitation passionnée du Jésus johannique, mais avant tout comme une question fondamentale pour chaque personne et pour toute l'Église de Jésus-Christ, à commencer par l'Église catholique.

Comment est-il possible de rester fidèle à la Parole du Dieu du Sinaï et de Jésus-Christ de telle sorte que la valeur fondamentale de celle-ci, à savoir l'amour concret pour chaque être humain et pour chaque élément de la Création, soit proposée en premier lieu dans la vie quotidienne ?

En réfléchissant à la normalité de la vie ecclésiale, comme nous avons pu le faire lors de l'Assemblée plénière de Mar del Plata en avril 2023, deux faits sont apparus clairement à tous, d'un bout à l'autre de notre planète : même en tenant compte des différences culturelles, sociales et économiques, la valeur de l'amour effectif pour les autres, manifestation essentielle de l'amour pour le Dieu de Jésus-Christ, peut être pratiquée si les trois dimensions fondamentales de la vie ecclésiale, à savoir la catéchèse, le culte et la charité solidaire, sont étroitement liées les unes aux autres à partir de leurs racines bibliques et sont réalisées de cette manière.

Approfondir les connotations radicales et historiques de la foi chrétienne, vivre la mémoire de la Cène et d'autres moments culturels en vue de son existence quotidienne, essayer de considérer l'attention aux autres comme l'axe de sa vie quotidienne: telles sont les trois lignes directrices de l'existence ecclésiale, si l'on veut effectivement être disciple de Jésus-Christ dans la logique propre surtout des origines, comme le rappelle, par exemple, le ch. 2 des Actes des Apôtres, lorsqu'il présente - nous sommes au v. 42 - comme caractéristiques ecclésiales de base le récit des paroles et des actes du Nazaréen crucifié et ressuscité, la communion fraternelle, la mémoire de la dernière Cène et la prière.

La prise en compte des valeurs qui émergent des textes du Premier et du Nouveau Testament comme base pour des choix pastoraux concrets dans les trois domaines que nous venons de mentionner : c'est la voie décisive pour donner un avenir significatif à l'Église de Jésus-Christ dans nos sociétés multiculturelles et mondialisées, un avenir dans lequel les jeunes générations puissent trouver précisément dans un rapport moderne avec les Écritures bibliques des opportunités pour une humanisation toujours plus grande.

Afin de rassembler des éléments cognitifs et des suggestions pratiques sur ces sujets, nous avons demandé à trois collègues et amis de trois continents différents - Mariana Zossi d'Amérique du Sud, Eric Morin d'Europe et George Ossom-Batsa d'Afrique - de proposer quelques réflexions tirées de la Bible sur l'éducation de la foi, la prière et la liturgie, et la charité solidaire, respectivement, qui peuvent nous aider à considérer ces perspectives anciennes et toujours nouvelles de la vie ecclésiale et, en particulier, de notre Fédération. Elle a une portée mondiale et, dans le rapport entre les dimensions locales et planétaires, elle est appelée à jouer son rôle formateur, de la Bible à la construction d'un humanisme du cœur et de l'esprit, dans un esprit de collaboration avec tous ceux qui se reconnaissent, dans l'Église et dans la société, dans cette logique en faveur du bien commun.

Chacun des trois collègues s'exprimera dans sa langue fondamentale de référence et le texte de son intervention est disponible, comme la Fédération l'a fait dans les quatre initiatives précédentes pour le «Dimanche de la Parole de Dieu», de 2020 à aujourd'hui, dans trois autres langues.

Présentation des interventions

Tout d'abord, donnons la parole à Mariana Zossi, argentine, née à Tucuman en 1966, moniale dominicaine et enseignante passionnée de l'Écriture Sainte dans diverses institutions académiques et pastorales d'Argentine. L'intervention de Mariana, centrée sur le thème de l'éducation à la foi, se fera en espagnol et s'intitule *Un diálogo que abre caminos de fe. L'éducation à la foi comme culture du dialogue à partir de Mc 7,24-30.*

Le deuxième intervenant de notre rencontre est Eric Morin, né à Paris en 1963, prêtre diocésain depuis 1992. Inseigne au Collège des Bernardins (Paris) où il est également directeur des études. Il est également vicaire épiscopal chargé de la formation. Depuis quatre ans, il est directeur du Service Biblique «Évangile et Vie» et de la revue «Cahiers Évangile». Le titre de son intervention, en français, qui traitera d'un aspect de la relation entre la Bible et le culte religieux est *Romains 8,14-30: quand la Bible nous apprend à prier.*

Concluant la série des orateurs, George Ossom-Batsa. Né à Dzamam (Ghana) en 1959, prêtre catholique, il est professeur extraordinaire de théologie biblique (Département d'étude des religions, Université du Ghana) et engagé dans la pastorale biblique auprès des catéchistes et des communautés, notamment rurales. Le titre de son intervention, en anglais, qui portera sur le thème de la charité solidaire, est *Matthieu 25,31-46 : une justice possible pour tous*

Un dialogue qui ouvre des chemins de foi L'éducation à la foi comme culture du dialogue de Mc 7,24-30

Mariana Zossi

“Les sociétés d’aujourd’hui se caractérisent par leur composition multiculturelle et multi-religieuse”¹. Dans ce contexte, dit le pape François, l’éducation à la foi est aujourd’hui confrontée à deux grands défis qui sont au cœur de l’avenir des peuples : que l’annonce de la foi permette une coexistence harmonieuse entre les différentes expressions culturelles et que le dialogue entre les sociétés suscite des relations pacifiques, dans lesquelles se construit un espace “agapique” pour les différences².

Est-il possible d’y parvenir? François nous interpelle avec trois attitudes que nous pouvons reconnaître dans le texte que nous présente Marquise au chapitre 7 : le dialogue entre Jésus et le Syro phénicien.

La première de ces attitudes est le devoir d’identité, sans ambiguïté, en étant fidèle à ce que chacun est, sans compromis au profit de l’autre. Il propose ensuite le courage de l’altérité, en évitant de considérer l’autre comme un ennemi; en étant différents, nous pouvons marcher ensemble comme des compagnons, en reconnaissant le bien dans l’autre. Enfin, il souligne l’importance de la sincérité des intentions. Seul un dialogue qui ne cherche pas d’arrière-pensées, mais qui s’engage sur le chemin de la vérité, transformera notre société en un espace de paix et d’espoir pour tous.

Dans l’œuvre de Marc, nous lisons comment Jésus réalise un processus d’enseignement à ses disciples auxquels il révèle le mystère du royaume de Dieu qui leur est donné, et non aux étrangers (Mc 4,11-12). Cet enseignement ne se caractérise pas par de grands discours, mais par de petites histoires et des gestes qui se révèlent sur le chemin de la vie de disciple³. Dans la première partie de l’Évangile, jusqu’à l’annonce de la Passion à partir de 8,31, cet enseignement est continuellement menacé par l’incompréhension des “douze”. Malgré ce constat, nous trouvons quelques personnages qui sortent de ce contexte et qui semblent comprendre l’enseignement de Jésus. Nous voudrions nous arrêter sur l’un d’entre eux pour reconnaître

1 “L’identité de l’école catholique pour une culture du dialogue”, n° 27.

2 *Ibidem*, n° 30. Le pape François, s’adressant aux jésuites qui dirigent des écoles, les a exhortés à “rechercher de nouvelles formes d’éducation non conventionnelle en fonction des besoins des lieux, des époques et des personnes” (le 7.6.2013).

3 *El camino del discípulo*, S. Guijarro, 13-16.

comment l'éducation à la foi peut se fonder sur une culture du dialogue dans le style proposé par François.

Dans la section des pains de l'Évangile de Marc (6,6b-8,26), il y a trois textes dans lesquels il est évident que "les douze" sont incapables de comprendre la proposition du royaume⁴, exprimée depuis Mc 1,1 dans l'identité de Jésus : le Messie, le Fils de Dieu. Dans cette première partie, le royaume de Dieu se manifeste sous forme de pain (banquet messianique), de guérison (il y a de la place pour les malades et les handicapés) et de plénitude humaine (délivrance des esprits impurs)⁵.

Dans Mc 6,52, le narrateur nous dit que les disciples sont "fermés d'esprit", qu'ils n'ont pas compris les pains après la première multiplication en 6,30-44. Pour Marc, la peur et la consternation des disciples après avoir assisté à la tempête calme est l'expression de leur manque de compréhension. La réflexion de Marc se termine par une phrase qui fonde clairement leur peur sur leur manque de compréhension et l'endurcissement de leur cœur. Cette incompréhension se réfère au miracle du pain, de sorte qu'elle acquiert un nouveau lien avec la marche sur les eaux de la mer en Mc 8,17-21. Le reproche brutal de Jésus décrit en fin de compte leur incrédulité.

Plus tard, en Mc 7,18, Marc précise que les douze "ne comprennent pas" le dernier enseignement que Jésus vient de leur donner sur les aliments purs et impurs. Dans ce processus d'enseignement, les disciples demandent à Jésus d'expliquer la parabole qui les trouble. Marc ne manque pas l'occasion de les réprimander et leur reproche le même manque d'intelligence que celui qu'ils reprochent au peuple. La forme de l'interrogation, caractéristique de l'expression de Jésus, adoucit quelque peu la grossièreté du reproche et devient une provocation pour qu'ils s'efforcent davantage de comprendre.

Presque à la fin de cette section (8,17-18), il dit ouvertement qu'"ils sont incapables de comprendre" le mystère du royaume. Dans ce passage, les questions de Jésus aux disciples ne sont pas rhétoriques, elles sont directes et concrètes. Jésus ne veut cependant pas dire qu'ils ont déjà en eux le "levain" des pharisiens, mais il les met fermement en garde contre celui-ci⁶.

Au milieu de cette insistance sur l'incompréhension des "douze", le narrateur présente en Mc 7,24-30 une femme, la Syro phénicienne, qui semble avoir compris que le repas proposé par le royaume est ouvert sans restriction à tous, dans la mesure où les païens peuvent s'asseoir et manger au banquet messianique. Cette prise de conscience intervient au milieu d'un dialogue entre elle et Jésus. La femme n'est pas nommée afin que le premier lecteur, et nous tous qui lisons le texte au cours de l'histoire en tant que lecteurs empiriques, puissions nous approprier ce dialogue et incarner le défi qu'elle nous propose.

La femme sait attendre et propose un dialogue qui respecte l'identité de chacun, Jésus est juif et elle est païenne. Jésus et la Syro phénicienne ne se présentent pas comme des ennemis,

4 *Ibidem*, 91.

5 *Comentario al Evangelio de Marcos*, X. Pikaza, 227.

6 "Les mots 'ne pas percevoir', 'ne pas comprendre' devraient rappeler aux lecteurs le passage du chapitre sur les paraboles dans lequel Jésus avait décrit avec des mots similaires la position des 'étrangers' (4:12)" (*El evangelio según san Marcos*, R. Schnackenburg, 211).

mais comme des compagnons possibles dans le royaume. Dans cette rencontre, chaque geste et chaque parole permettra à la jeune fille d'être guérie (comme en 6,53-56... tous sont guéris) et de participer à la table du royaume.

Le dialogue entre eux est construit sur la même tension que nous avons soulignée plus haut: l'incompréhension des "douze". Il semble que Jésus, dans cette péricope, assume le rôle des disciples, montrant la fermeture d'esprit dans laquelle ils vivent : ils ne comprennent pas, fermés, incapables de comprendre, donnant ainsi une tension narrative à la péricope.

En ce qui concerne la forme littéraire, nous pouvons considérer la péricope non pas comme un récit de miracle, mais comme un dialogue spécial ou une conversation didactique. Dans cette discussion, c'est la femme syro phénicienne qui "vainc" Jésus. L'enseignement que Jésus veut mettre en avant, et que les lecteurs doivent tirer de ce dialogue, est l'ouverture de la mission aux païens, parallèlement au maintien des privilèges d'Israël.

De même, Marc fait allusion à la volonté des païens de croire, volonté qui est soulignée tout au long de l'ouvrage, parallèlement à la reconnaissance du fait que le salut de Dieu est toujours un don gratuit pour tous. Selon Gnilka, "la péricope a toujours été un récit dans lequel le miracle était subordonné au dialogue. Le miracle est au service du dialogue et le dialogue ne peut exister indépendamment du récit qui l'encadre"⁷.

Dans la section sur les pains, il y a un changement dans l'enseignement et la mission des "douze". Jusqu'à Mc 6,30, les disciples avaient vécu la "première" mission (Mc 6,6-13): prêcher la repentance, les exorcismes, l'onction et la guérison des malades. Ils s'attendaient certainement à rencontrer le Maître et à lui raconter tout ce qu'ils avaient vécu, mais Jésus les invite à une nouvelle mission: "donner à manger" (Mc 6,37).

Nous pourrions dire qu'il ne s'agit pas de deux missions différentes, car le "pain" que Jésus distribue n'est pas seulement le pain qui rassasie (un pain matériel), mais le pain du Royaume, c'est-à-dire la libération du mal et la guérison, exprimée concrètement par la fille de la Syro phénicienne. Le pain et la santé sont les dons du mystère du royaume offerts à tous.

Comme le fait l'œuvre de Marquise, il place l'enseignement du Maître avant toute action puissante de Jésus. Le miracle de la fille du Syro phénicien a sa place dans l'évangile, qui comprend l'ensemble de l'itinéraire de Jésus. Nous voyons cet enseignement s'incarner dans le dialogue qui aboutit à la transformation des deux et à la guérison de la jeune fille.

Là où les disciples n'avaient pas compris, Marc place cette femme en dialogue avec Jésus, soulignant son identité et son altérité. La Syro phénicienne doit surmonter deux barrières : celle d'être une femme et celle d'être païenne. Le texte souligne fortement ces deux traits de la nouvelle interlocutrice de Jésus. Dans le contexte social et culturel du premier siècle, il existait une division solide et infranchissable entre les hommes et les femmes, entre les juifs et les païens⁸. Le lecteur n'a aucun doute sur le fait qu'il s'agit d'un païen, d'un non-Juif. De plus, le récit souligne qu'il s'agit de femmes, de femmes malades, de femmes païennes.

7 *Evangelio según san Marcos*, J. Gnilka, 321.

8 Paul présente ces différences dans ses lettres (Gal 3,28 et Rom 10,12).

Lorsque Jésus et la femme entament un dialogue, ils surmontent ces distances. Elle le reconnaît dans sa dignité, elle se prosterne, comme l'autre femme de Mc 5,33 (l'hémorroïsse). En même temps, elle reconnaît son incapacité à obtenir ce dont elle a besoin, parce qu'elle ne peut pas guérir sa fille par ses propres forces, et elle demande à Jésus d'intervenir.

Dans cette conversation didactique, le Maître n'agit pas rapidement en accordant immédiatement à la Syro phénicienne ce qu'elle demande, mais il propose un dialogue à partir duquel non seulement elle, mais aussi la communauté à l'origine du texte, pourront comprendre le mystère du royaume. On s'attendrait à ce que Jésus se mette en route et accompagne la femme jusqu'à son enfant tourmenté par un esprit impur et qu'il le guérisse. Mais, au contraire, il propose un dialogue.

La première chose qui apparaît dans la conversation est le refus de la demande de la femme. La raison en est qu'elle était païenne: "Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants et de le donner aux petits chiens". Ce v. 27 est un refus clair qui ne donne aucune raison de s'attendre à ce qu'elle change de position par la suite. Il serait injuste de priver les enfants de pain et de le donner aux chiens. L'image nous conduit à la table commune où seuls les enfants (les Juifs)⁹ sont réunis pour manger. Les paroles de Jésus montrent la loi et la théologie de son peuple.

La Syro phénicienne répond à ces paroles de Jésus avec beaucoup de respect et de créativité. Elle exprime simplement ce que Jésus avait enseigné et annoncé aux "douze": il est possible que non seulement les juifs puissent manger, être guéris et recevoir le mystère du royaume, mais aussi tous ceux qui en ont besoin.

La femme le dit clairement: "même les petits chiens qui sont sous la table mangent les miettes que les enfants laissent tomber". En suivant l'image utilisée par Jésus, la païenne a compris ce que les disciples n'avaient pas compris après la multiplication des pains¹⁰. Les restes recueillis dans les corbeilles (Mc 6,43) pouvaient être distribués à d'autres: "les petits chiens sous la table reçoivent les miettes des enfants".

Le terme grec ψιχίων indique la petite taille du pain qui peut tomber de la table. La réponse impensable du Syro phénicien contient une affirmation théologique: les païens (πρῶτον χορτασθῆναι τὰ τέκνα sans préjudice des privilèges d'Israël) accèdent au salut¹¹. La demande n'est pas pour l'avenir (quand les fils seront satisfaits...), mais pour le présent, pour ce moment précis dans l'urgence de la guérison de sa fille.

Le Maître est convaincu par les paroles de la femme et confesse: "Par cette parole que tu as dite, va ! Ta fille est guérie" (7,29). Jésus apprend de la femme qu'il est "un Κύριος universel": le banquet du pain partagé est désormais ouvert à tous. Il franchit ainsi le mur entre juifs et païens grâce à la foi d'une mère païenne angoissée pour sa fille.

En accédant à la demande de la femme, Jésus fait progresser l'enseignement des "douze" et de la communauté dont parle Marc: le pain n'est pas seulement pour eux, mais pour tous ceux qui veulent s'ouvrir à la proposition du royaume de Dieu. "La femme devient le pro-

9 *Evangelio según san Marcos*, J. Gnllka, 325.

10 *El camino del discípulo*, S. Guijarro, 93; *Comentario al Evangelio de Marcos*, X. Picaza, 282.

11 *El evangelio según san Marcos*, R. Schnackenburg, 193; *El camino del discípulo*, S. Guijarro, 92.

totype des païens croyants qui, après la Pâque, reçoivent l'évangile, par opposition aux juifs qui le rejettent. La femme qui n'a jamais douté de sa confiance voit sa guérison confirmée lorsqu'elle arrive dans sa maison"¹².

Cette péricope ouvre la voie à la multiplication des pains en territoire païen (Mc 8,1-9). Non seulement les restes peuvent être la nourriture du royaume pour les païens, mais ils peuvent eux-mêmes s'asseoir à la table et manger du pain béni. Il est très significatif qu'à partir d'un dialogue dans lequel les identités et les différences d'un juif et d'un païen ont été respectées, la compréhension de ce dernier a rendu cette ouverture possible. Un dialogue qui visait le bien du plus vulnérable à l'époque, la santé de sa fille assaillie par un esprit impur, a permis cette transformation.

Les corbeilles qui recueillaient le pain restant après le repas des 5000 hommes étaient au nombre de douze (Mc 6,43), une pour chaque apôtre, comme pour enseigner que le banquet de Jésus était réservé aux douze tribus d'Israël. En Mc 8,8, il y a sept corbeilles, σπυρίδας, qui recueillent le pain qui reste après qu'environ 4000 hommes ont mangé¹³. On peut en conclure que ce nombre manifeste l'humanité, évoquée par les sept jours de la création de Dieu en Gn 1, ou par les sept "diacres" servant les tables dans l'Église de Jérusalem en Ac 6. Le nombre 7 est mieux compris par l'affirmation que certains sont venus de loin (μακρόθεν) en Mc 8,3¹⁴.

Enfin, je voudrais m'arrêter sur le mot que Marc utilise pour souligner la santé de la jeune fille. Le texte dit que lorsque la mère rentre à la maison, elle trouve la fille τὸ παιδίον βεβλημένον ἐπὶ τὴν κλίνην. Nos Bibles traduisent généralement : " il constata que la jeune fille était couchée sur le lit et que le démon avait disparu ". Τὴν κλίνην peut être considéré non seulement comme un "lit" mais aussi comme un "divan", ce qui est très caractéristique de la culture méditerranéenne, où les gens avaient l'habitude de manger allongés. La jeune fille, fille d'une femme païenne, a reçu les dons du royaume: la libération, la guérison et devient un dîneur au banquet du royaume.

Nous sommes partis de la proposition du pape François selon laquelle l'éducation à la foi à partir d'une culture du dialogue est essentielle pour construire des espaces "agapiques" pour les différences. Je crois que le dialogue entre Jésus et la femme païenne apporte un élément fondamental au processus d'enseignement dans la compréhension du royaume que vivaient les disciples : l'universalité du salut.

Cet enseignement n'aurait pas été possible sans les attitudes qui ont caractérisé le dialogue entre les deux : la fidélité à l'identité de l'autre, le courage et l'honnêteté de la femme dans la recherche de la vérité, convaincue de ce qui était le plus urgent à ce moment-là, la santé d'une jeune fille païenne, sans chercher de doubles intentions.

12 *Evangelio según san Marcos*, J. Gnllka, 326.

13 Il est intéressant de noter qu'il n'est pas précisé si ces 4000 personnes sont des hommes ou des femmes, contrairement aux 5000 hommes de Mc 6,44.

14 *Comentario al Evangelio de Marcos*, X. Picaza, 293; *El evangelio según san Marcos*, R. Schnackenburg, 202-203; *El camino del discípulo*, S. Guijarro, 91.

Romains 8,14-30

Quand la Bible nous apprend à prier

Éric Morin

Ce paragraphe de la lettre aux Romains nous offre plusieurs éléments pour nourrir notre apprentissage de la prière: *nous ne savons pas prier comme il faut mais l'Esprit vient au secours de notre faiblesse* (Rm 8,26), *l'Esprit atteste que nous sommes enfants de Dieu* (Rm 8,14) *par l'Esprit nous pouvons crier Abba! Père!* (Rm 8,14). Dans l'ensemble de *la lettre aux Romains*, ce chapitre huitième offre une description de ce que produit l'Évangile, *puissance de Dieu pour celui qui croit* (Rm 1,16).

C'est pourquoi, au début de ce chapitre, Paul présente l'Esprit unissant les baptisés au Christ ressuscité en les faisant participer à cette même résurrection (Rm 8,11). Mais, comment reconnaître cet Esprit ainsi à l'œuvre? Ici commence le passage que je propose à notre lecture.

L'Esprit et l'expérience filiale

*Vous n'avez pas reçu un esprit qui vous rende esclaves et vous ramène à la peur, mais un Esprit qui donne à vous le don d'être fils et par lequel nous crions: Abba, Père*¹⁵ (Rm 8,14).

Ainsi la première expérience de l'Esprit est celle d'être ajusté à notre place filiale sous le regard du Père et fraternelle les uns à l'égard des autres. Cet ajustement justifie notre existence, la légitime. Comme des enfants sous le regard de leur Père, notre vie humaine se déploie désormais sans pourquoi, sans autre raison que le bonheur du Père à nous voir vivre.

C'est l'expérience de la grâce, de la chance, de la faveur octroyée par le baptême. Cette vie filiale s'oppose à celle de l'esclave que l'on convoque pour lui imposer une corvée, tandis que les enfants s'approchent quand ils le souhaitent pour demander au Père ce dont ils ont besoin. Pour Paul, la vie dans l'Esprit est essentiellement liberté, mais c'est un autre sujet (cf. 2 Co 3,17: *là où est l'Esprit du Seigneur là est la liberté*)¹⁶.

¹⁵ Traduction TOB 2010. <https://lire.la-bible.net>.

¹⁶ Cf. Cahiers Évangile n°202: *Se convertir à l'Esprit*.

L'expérience liturgique

Pour que ceci ne reste pas théorique Paul invite son lecteur à faire mémoire de son expérience liturgique au cours de laquelle il appelle Dieu *Abba, Père*. Nous avons là, la trace qui atteste que la communauté chrétienne reprenait dans sa liturgie cette locution si singulière qu'employait Jésus pour s'adresser à son Père. En effet, le mot araméen *Abba* serait incompris du lecteur de Paul s'il n'en avait cet usage liturgique. C'est l'Esprit qui nous apprend à prier en nous unissant à la prière de Jésus. Encore une fois, l'œuvre de l'Esprit est essentiellement union au Christ.

La liturgie est école de prière parce que l'Esprit nous y enseigne le mouvement selon lequel nous pouvons nous fondre dans le mouvement du Fils vers le Père. C'est vrai de la liturgie sacramentelle, mais également de la liturgie des heures. La place de la Parole de Dieu voulue par le Concile Vatican II est essentielle: elle offre au baptisé d'accueillir avec cœur et intelligence, et donc liberté, cette puissance de l'Esprit qui nous entraîne (par opposition aux idoles, cf. 1 Co 12,1-2).

La prière silencieuse

Il y a un autre lieu qui permet de reconnaître l'œuvre de l'Esprit dans la vie des baptisés: la prière silencieuse. C'est ce que Paul indique dans le verset suivant: *Cet Esprit lui-même atteste à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu* (Rm 8,16). Notre esprit, l'esprit de l'homme est une part constitutive de nous-mêmes, celle par laquelle nous sommes capables d'accueillir l'Esprit de Dieu; l'esprit de l'homme est ce point de ressemblance entre Dieu l'être humain qui permet une expérience commune. Ici, un point de traduction s'avère nécessaire: *l'Esprit atteste à notre esprit* peut également se comprendre *l'Esprit atteste avec notre esprit*. En effet, si parfois notre esprit nous trompe sur nous-mêmes, nous faisant tomber dans l'oubli cette vocation filiale qui nous constitue, il n'en demeure pas qu'il aspire à cette posture filiale dont il ne perd jamais totalement l'espérance. Ainsi plus loin Paul précise: *nous gémissons intérieurement, attendant l'adoption, la délivrance pour notre corps* (Rm 8,23).

C'est donc dans le silence partagé avec l'Esprit que ce dernier élève progressivement notre espérance à la hauteur de ce que le Père a préparé pour chacun. Ainsi avons-nous une première définition de la prière: laisser parler l'Esprit en nous pour faire venir au cœur cette conviction que nous fait pour partager l'héritage et la gloire du Christ, nous qui participons déjà à ces souffrances.

La prière comme vocation

La prière est l'espace nécessaire pour réaliser l'héritage, au double sens de l'expression. En effet, réaliser l'héritage signifie en premier lieu prendre conscience de ce qu'il est, concevoir à quoi nous sommes promis. Mais en français, cela signifie également commencer à bénéficier de celui-ci. La prière nous fait expérimenter les arrhes de l'Esprit, les arrhes, c'est-à-dire le premier don qui ne sera pas retiré.

L'expérience de l'Esprit vécue dans la prière liturgique ou personnelle permet de réaliser notre vocation fraternelle et filiale. Réaliser, c'est-à-dire concevoir et vivre déjà. Pour Paul la

vocation n'est pas un choix de vie, mais la capacité à transformer le temps présent pour répondre à l'appel de Dieu, faire de toutes circonstances une bonne occasion pour aimer Dieu et les frères.

L'Esprit vient au secours de notre faiblesse

Allons tout de suite à la fin de notre paragraphe, nous reviendrons sur les versets 18 à 22 par la suite. Paul affirme en Rm 8,26 que l'Esprit nous vient en aide pour nous aider dans la faiblesse de notre prière. En effet, nous faisons le constat de ne pas savoir prier comme il convient. Au chapitre premier Paul a déjà défini, par contraste avec les païens, ce qu'est la prière qui convient: rendre gloire et action de grâce au Créateur.

L'Esprit est donné pour effectuer une telle prière au milieu des gémissements du monde; prier revient donc à offrir simplement notre présence à Dieu pour quelques instants (cf. Charles de Foucault). Par cette offrande de nous-mêmes, l'Esprit se sert de nous comme un point d'entrée pour irriguer le monde de sa paix, ce monde qui gémit des douleurs de l'enfantement. L'œuvre de l'Esprit dans la prière du baptisé est donc action de grâce pour un devenir, une transformation du monde dont on ne voit pas encore le terme. C'est dans l'action de grâce que le croyant s'ouvre à la grâce transformante pour lui-même et pour le monde.

Les vv. 18-22 sont une relecture de Gn 3 pour montrer que les souffrances de ce monde sont celles d'un enfantement c'est-à-dire promise à un avènement, celle d'une humanité filiale.

La prière comme relecture d'une vie

Tout concours pour le bien de ceux que Dieu aime: dans cette humble présence devant Dieu s'opère un profond changement de notre être. Cette humble présence peut-être soutenue par ce qui nous convient: adoration, oraison silencieuse, lectio, chapelet etc. Mais elle nous offre la possibilité de prendre conscience que tous les événements de notre vie concourent à une présence en vérité. Il a ainsi une histoire spirituelle de chacun: prédestiné, appelé, justifié, glorifié.

Matthieu 25,31-46

Une justice possible à tout le monde

George Ossom-Batsa

Dans l'Évangile selon Matthieu, le chapitre 25,31-46, appelé "Jugement dernier", conclut le discours eschatologique des chapitres 23-25 et l'ensemble du ministère de Jésus. Il est placé immédiatement avant le début du récit de la passion en 26,1. Il existe des liens théologiques étroits avec le contexte littéraire immédiat, puisqu'il reprend les éléments essentiels de la description de la parousie en Mt 24,29ss: la venue du Fils de l'homme et le rassemblement eschatologique des élus.

Avec un vocabulaire et des images issus de la tradition apocalyptique (Dn 7,13 ; Za 14,5), Matthieu présente la "dernière page" de l'histoire humaine où le secret du coeur est révélé et où le destin de chacun s'accomplit lors de la venue du Fils de l'homme, qui maintenant "sera livré pour être crucifié" (26,2). Ce n'est pas seulement Israël qui est jugé, mais avec lui toutes les nations de la terre (25,32). Ce qui était annoncé en 24,31 - "il enverra ses anges avec une trompette retentissante pour rassembler ses élus des quatre vents" - est maintenant étendu à toutes les tribus de la terre.

En outre, le jugement dernier est lié à l'établissement ultime du Royaume de Dieu, déjà annoncé en 4,17: "Dès lors, Jésus commença sa proclamation par ce message : "Repentez-vous, car le Royaume des cieux est tout proche". Lors de la venue du Fils de l'homme dans sa gloire et de son intronisation sur le tribunal (25,31b), il séparera tous les gens rassemblés en deux groupes: les justes et les méchants. Matthieu fait allusion à une image prophétique pour montrer comment le jugement aura lieu (cf. Ez 34,16-17) : la séparation des brebis et des boucs. Cela rend le passage parabolique.

La clé d'interprétation de l'ensemble du passage est le double dialogue symétrique, dont chacun présente trois moments importants : le jugement (v. 34-36 et 41-43), la réponse des jugés (v. 37-39 et 44), la justification du jugement (v. 40 et 45). Nous trouvons dans la déclaration du jugement et la réponse des jugés la même liste de six "œuvres de miséricorde": nourrir les affamés, donner à boire aux assoiffés, accueillir l'étranger, vêtir ceux qui sont nus, visiter les malades et visiter les prisonniers, qui est répétée quatre fois.

Ces répétitions sont des procédés littéraires que Matthieu a utilisés pour obtenir un effet perlocutoire sur les lecteurs chrétiens et les encourager à faire preuve d'ouverture d'esprit à l'égard de la charité solidaire. Plus tôt dans le récit évangélique, Jésus avait déjà demandé à ses

disciples d'adopter ce mode de vie en leur recommandant d'être "parfaits comme votre Père céleste est parfait" (Mt 5,48 ; voir aussi 6,1-4). En outre, cette invitation et les œuvres de miséricorde ont des racines profondes dans l'Ancien Testament. Par exemple, Dieu a rendu visite à Adam et Ève nus et les a vêtus (Gn 3,21); Dieu a rendu visite à Abraham lorsqu'il était malade et a consolé Isaac dans ses afflictions (Gn 26,1-5).

Plusieurs exemples abondent dans les Prophètes et les Psaumes où Dieu est présenté comme un Berger qui nourrit, protège, garde et soigne son troupeau (Psa 23,1-3) : "Le Seigneur est mon berger, je ne manque de rien. Il me laisse reposer dans les prairies herbeuses. Au bord des ruisseaux tranquilles, il me conduit pour restaurer mon esprit. Il me guide dans les sentiers de la justice salvatrice, comme il convient à son nom." Ce sont ces actes d'amour du Père que Jésus invite ses disciples à imiter en étant parfaits comme le Père est parfait.

Cependant, dans le texte de Matthieu, nous n'avons pas simplement une "imitatio Dei" ou un programme messianique en faveur des pauvres ou un programme éthique. Le Roi-Juge s'identifie plutôt aux pauvres et aux nécessiteux et considère donc que les actes d'amour manifestés ou refusés aux "petits" de la communauté le concernent également. Le caractère unique et l'importance théologique du jugement final résident dans le fait que le Roi-Juge se considère non pas comme le sujet mais comme l'objet des actes de miséricorde : ***"J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais un étranger et vous m'avez accueilli, j'étais nu et vous m'avez donné un vêtement, j'étais malade et vous m'avez soigné, j'étais en prison et vous m'avez visité"***. Ces propos surprennent et étonnent aussi bien ceux qui ont pratiqué la miséricorde que ceux qui ne l'ont pas fait parce qu'ils n'avaient pas conscience que leurs actes s'adressaient à Jésus.

Pour Matthieu, le jugement dernier est universel car toutes les nations sont rassemblées pour le jugement. En outre, il englobe tous les hommes, qu'ils reconnaissent ou non Jésus, et le critère est la miséricorde envers les moins privilégiés, dont on pourrait dire qu'ils sont le "sacrement" de la présence historique du Fils de l'homme. Dans les pauvres et les persécutés, le Roi-Juge, Jésus-Christ, est présent dans notre monde contemporain. Bien que le jugement ait un caractère universel, il est également personnel puisque chaque personne sera récompensée en fonction de ses actes. Le fait que "l'entrée et l'appartenance au Royaume ne requièrent pas explicitement la connaissance du Christ mais "l'accueil" d'un frère dans le besoin a retenu l'attention des interprètes. Le chrétien a-t-il des avantages ? Ce qui est clair dans le texte, c'est qu'il sera jugé sur la base de la pratique de la "charité solidaire" - un acte d'amour concret.

Cependant, il est important de considérer le sens de "le petit" de mes frères" (cf. vv. 40.45), auquel Jésus s'identifie. De qui s'agit-il ? De ceux qui sont matériellement pauvres ? Des disciples de Jésus ? Ou les missionnaires pauvres et persécutés ? Le mot grec traduit par "petits" que Matthieu a utilisé se retrouve en de nombreux autres endroits de son Évangile : En 18,6.10.14, le terme est utilisé pour décrire les chrétiens sans défense et abandonnés ; en 10.42, il se réfère aux prédicateurs pauvres et nécessiteux de l'Évangile qui doivent être chaleureusement "accueillis". Bien que le mot "frère" apparaisse en de nombreux endroits, le syntagme "mes frères" n'apparaît qu'en 12,49 et 28,10 pour décrire un disciple.

À la lumière de l'analyse ci-dessus, les "petits frères de Jésus" sont des membres de la communauté qui sont abandonnés, faibles, considérés comme insignifiants et oubliés. Plus

important encore, les “petits” sont les prédicateurs pauvres et persécutés de l’Évangile. C’est pourquoi nous retenons que le jugement final reprend l’affirmation de 10,42: “ Et quiconque donnera à l’un de ces petits ne serait-ce qu’un verre d’eau parce qu’il est disciple, je vous le dis en vérité, il ne perdra en rien sa récompense”.

Après avoir discuté de la signification du texte, la question qui se pose est la suivante : quel parcours herméneutique propose-t-il aux lecteurs d’aujourd’hui ? En d’autres termes, quelle est la signification du texte pour nous en tant que chrétiens ? Quelle transformation nous est demandée?

Tout d’abord, nous devons réaliser que le message du jugement dernier s’adresse à toute l’humanité et à l’Église en particulier. Il est rappelé à tous les humains qu’il y a un salut après la mort et que l’entrée dans la béatitude divine dépend de l’amour concret envers les frères, en particulier les moins privilégiés, en qui nous rencontrons Dieu lui-même.

En tant qu’Église et en tant que chrétiens, l’invitation est de reconnaître qu’il ne suffit pas d’être des chrétiens nominaux, mais de vivre l’Évangile de l’amour et de la solidarité exprimé dans les œuvres de miséricorde ; en d’autres termes, d’embrasser l’éthique de la responsabilité. Être enfant d’Abraham ou disciple du Christ ne garantit donc pas l’entrée dans le Royaume de Dieu. Le chemin du salut implique une humble “écoute” de la Torah et une obéissance responsable à un Dieu qui s’est fait l’un de nous, “pour porter la bonne nouvelle aux opprimés.... proclamer aux captifs la liberté, aux aveugles le retour à la vue, aux opprimés le droit de cité” (Luc 4,18). Il nous est donc rappelé que l’amour de Dieu et l’amour du prochain ne font qu’un: dans les “petits” des frères, nous trouvons Jésus lui-même, et en Jésus, nous trouvons Dieu.

À la fin de notre vie, les chrétiens et les non-chrétiens seront jugés sur la base de l’amour de Dieu et de l’amour du prochain. Le texte de Matthieu a donc une valeur universelle, tant pour les croyants que pour les non-croyants. C’est pourquoi les hérauts de l’Évangile doivent faire connaître le message d’amour au monde entier. Telle est la mission de l’Église ad gentes.

Deux proverbes ghanéens, qui nous viennent spontanément à l’esprit, peuvent nous aider à nous approprier le message du jugement dernier:

- **“Une bonne action est comme un arbre qui porte des fruits”**. Ce proverbe souligne l’importance des bonnes actions, qui peuvent avoir un impact durable sur le monde. La vie humaine dans toutes ses dimensions (spirituelle, sociale, politique, économique et religieuse), ainsi que les créatures non humaines, sont positivement influencées par les actes d’amour envers Dieu et nos voisins.

- **“Quand on aide quelqu’un à monter, on arrive soi-même au sommet”**. Ce proverbe souligne l’idée qu’aider les autres peut également nous être bénéfique à long terme. En répondant aux cris des affligés et des persécutés, on s’engage sur le chemin du salut. Là où je veux arriver, je dois aussi aider les autres à y arriver.

En conclusion, le chemin vers le Royaume requiert une “charité solidaire” où le moi et l’autre peuvent expérimenter dans le visage de l’un et de l’autre la faiblesse du Seigneur qui demande une étreinte d’accueil. Nous ne pouvons témoigner du Dieu qui a choisi l’incarnation comme moyen de solidarité radicale avec sa créature qu’en étant une **communauté prophétique et solidaire**.

C'est pour cette raison que les Pères de l'Église soulignent à plusieurs reprises dans leur enseignement qu'il est impossible de suivre le Christ sans le reconnaître dans les pauvres : "Vous qui êtes les serviteurs du Christ, ses frères et ses cohéritiers, pendant qu'il n'est pas tard, aidez le Christ, nourrissez le Christ, accueillez le Christ, honorez le Christ" (Grégoire de Nazianze).

Jean Chrysostome, par exemple, reproche à celui qui honore le "sacrement de l'autel" et ignore les pauvres. Le respect accordé à l'Eucharistie doit se répercuter jusqu'au "sacrement du frère" : "Voulez-vous honorer le corps du Christ ? Ne permettez pas qu'il devienne un objet de mépris pour ses membres, à savoir les pauvres qui n'ont pas de couvertures pour se couvrir. Ne l'honorez pas ici, dans l'église, avec des vêtements précieux, tandis que vous l'abandonnez dehors pour souffrir du froid et de la nudité. Le corps du Christ sur l'autel n'a pas besoin de manteaux, mais de cœurs purs ; celui qui est dehors a besoin de beaucoup d'attention...

C'est pourquoi, pendant que vous décorez le lieu de culte, ne fermez pas votre cœur au frère qui souffre". Dans la même veine, le Pape François indique que le seul chemin à parcourir pour une renaissance de nos communautés est de devenir une Eglise "pauvre et pour les pauvres".

Conclusion et perspectives d'avenir

Ernesto Borghi

Ce que nous avons pu entendre des paroles efficaces et passionnées de Mariana Zossi, Eric Morin et George Ossom-Batsa a tracé des perspectives et nous a fait réfléchir, nous l'espérons, sur la pertinence essentielle d'une vie riche en confiance dans le Dieu du Sinaï et de Jésus-Christ, qui s'articule selon une logique de plus en plus fondamentale et essentielle: vivre de manière toujours plus intelligente et intense l'approfondissement existentiel de sa foi dans la catéchèse, dans le culte à partir des célébrations qui commémorent la dernière Cène, dans les actions de charité et de solidarité envers les autres. Aucune de ces trois sphères ne peut être vécue de manière isolée ou en mauvaise relation avec les deux autres. Les écritures bibliques le disent très souvent, du Premier au Nouveau Testament.

Quand? Chaque fois qu'elles soulignent combien le développement de la relation de l'être humain avec Dieu passe par la culture de son intériorité dans la confrontation avec l'amour divin pour l'être humain, fait de délivrance du mal et de gratitude pour le bien reçu.

Comment ? en rappelant que chaque personne n'est pas faite pour respecter des règles et des préceptes pour eux-mêmes, mais pour vivre l'amour manifesté par Dieu, non pas d'abord les mains croisées, mais en les utilisant ouvertement au profit de toute personne dans le besoin, et en cherchant dans la prière la capacité de réaliser ces actions de solidarité à l'image et à la ressemblance du choix de Jésus-Christ crucifié et ressuscité au profit de toute personne.

De la Bible à la vie quotidienne : c'est le chemin auquel appelle aussi le «Cinquième dimanche de la Parole de Dieu», en ce début d'année 2024, encore marqué par des guerres sanglantes d'un bout à l'autre de la Planète, et en particulier dans la région du monde qui a vu naître les religions qui, en Abraham, voient une génitrice de leur identité.

Dans le parcours de formation que nous venons d'évoquer, fait de relectures constantes des textes scripturaires et de sa propre existence, des textes eux-mêmes aux valeurs qui en découlent plusieurs siècles après leur rédaction, se joue, croyons-nous, une part fondamentale de l'avenir de l'Église de Jésus-Christ et de la raison décisive de son existence. Cette prise de conscience doit être toujours plus effective dans les cœurs et les esprits de tous ceux qui se soucient de l'identité religieuse chrétienne et, plus encore, de l'avenir heureux des générations présentes et futures. Rester dans la Parole du Dieu de Jésus-Christ n'est pas un choix facile, mais il devient impossible si l'on ne sait pas bien ce qu'elle est et quelle est la formidable pertinence humanisante de cette Parole, confiée aux hommes, à commencer par ceux qui se disent croyants juifs et chrétiens, pour qu'elle soit la référence fondamentale de leur vie et l'objet passionné et enthousiasmant de leur action formatrice. Catéchèse, liturgie et charité solidaire, de la Bible à la vie de chacun : prenons au sérieux cette perspective d'action, du Nord au Sud, de l'Ouest à l'Est de notre planète, en multipliant les occasions de vivre les relations entre ces sphères de la vie ecclésiale, sachant que l'on est l'Église de Jésus-Christ de manière radicale quand on se confronte à la Parole de Dieu avec d'autres personnes.

Et aujourd'hui, nous avons tant d'occasions, même formatrices, que ne pas partager cette ligne de conduite serait vraiment, reconnaissons-le, irresponsable d'un point de vue trop religieux et culturel, mais surtout largement humain.



Dimanche 21 janvier 2024

<https://c-b-f.me/DPD2024-FR>

